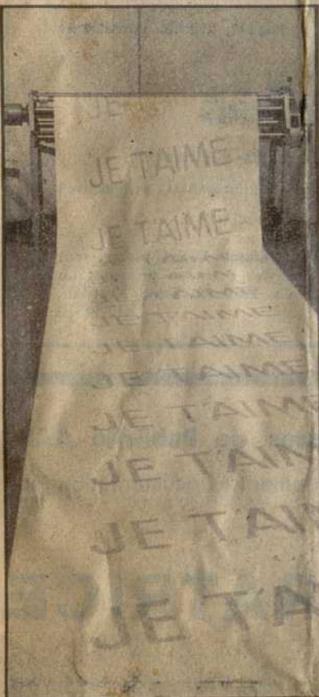


**La raison du trouble actuel: le retrait de l'œuvre devant son auteur**

Le principal reproche fait aux exposants concerne leur manque d'originalité. Nous ne pouvons le retenir. C'est abusivement flatter la jeunesse que de la croire par nature novatrice. Elle commence souvent par l'imitation, sauf exceptions de précocité. Voilà vingt ans que je visite des expositions de jeunes. Je les ai vus tentés tour à tour par le réalisme socialiste, le pop'art, l'abstraction optique. Très peu par le tachisme qui est projection totale de soi; sans doute se refusent-ils à l'introspection et à l'égotisme. Depuis vingt ans, ils oscillent entre un art de protestation sociale et une géométrie qui serait la clé de toutes choses. Ils continuent donc. Leur balance apparaît comme le sursaut de l'être jeune devant l'incertitude sociale et comme son espoir en un monde réconcilié, harmonieux. Que ces alternances proviennent d'une même réaction ne peut nous étonner. Par



Dufo, lauréat de la précédente Biennale, expose la machine qui dit: «Je t'aime» - (TLM-D)

contre, on s'étonnera peut-être que, depuis vingt ans, les tâches de l'art aient paru aux jeunes gens beaucoup moins urgentes que les devoirs de la contestation. Cela s'explique-t-il?

**Les deux termes du choix**

Le jeune peintre n'a le choix qu'entre l'artiste voyant et l'artiste officiel. L'artiste officiel, il y a longtemps qu'il est déconsidéré. L'artiste voyant apparaît comme un petit rigolo: on ne croit plus au héros. Entre ces deux pôles demeurent certaines possibilités. Elles sont également fatales à la condition d'artiste.

a) Ou bien la révolution est faite et le bonheur instauré, tout le monde devient, dans une jouissance totale, ouvrier (voir la déclaration de Mosset). Est-il significatif, ce choix de la condition d'ouvrier au moment où la technique la condamne!

b) Ou bien l'artiste s'insère dans les groupes créateurs qui, eux, refont vraiment le monde, ceux des ingénieurs, des atomistes, des mathématiciens. Là, l'artiste n'est plus le maître d'œuvre; de même, dans la construction, l'architecte cède-t-il le pas à l'ingénieur.

Dans les deux cas, l'artiste renonce à se réaliser dans son art.

**Parent pauvre, pourquoi?**

Pourquoi l'art est-il devenu le parent pauvre? Sans doute parce qu'il n'a plus le pouvoir qu'il avait autrefois, au temps déjà légendaire où le peintre était aussi architecte, ingénieur, anatomiste. Et aussi parce qu'il s'est réduit à lui-même. Il y a peut-être une autre raison: c'est que sous l'éclairage des historiens, l'évolution des arts est apparue comme un mécanisme dans lequel il était possible d'intervenir avec des théories plus efficacement qu'avec des œuvres. Les historiens ont cru pouvoir passer du constat à la prospective et préparer la prochaine tendance. D'où cette histoire qu'on raconte volontiers pour rire du consortium des marchands

# LES JEUNES ARTISTES: ENCORE DES ARTISTES?

Paris des Arts

## La sixième Biennale de Paris pose la question

et des critiques qui se réunit chaque année pour promouvoir l'art de la saison prochaine. D'où aussi le manque de foi des jeunes en des choix esthétiques dont on leur montre la vanité, d'où cette dépersonnalisation de l'art, provisoire sans doute, mais désespérée, cette démission de l'artiste devant son art. Qu'ils choisissent l'abstraction ou l'agitation, c'est avec le sentiment de ne pas s'employer, de ne pas avoir de

place dans le monde. Faire, on le leur a dit, n'a pas de sens. C'est être qui importe. Et ils «sont» avec toute la force et le charme des êtres neufs. Tout le monde ne pense-t-il pas ainsi? Les éditeurs vous le diront: dans un journal, il vaut mieux publier le visage de l'artiste qu'une de ses œuvres. Le retrait de l'œuvre devant son auteur me semble être une des causes majeures du trouble où se trouvent les jeunes artistes.

### Les exposants se font contester par tout le monde

Samuel Buri m'avait demandé: «Avez-vous vu mes fruits? De toute façon, prenez-y garde, ils ne sont pas à manger, mais à regarder. J'ai écrit sur le sol, avec des oranges disposées côte à côte, le mot orange et, avec des citrons, le mot citron. C'est l'abouissement d'une longue évolution. Au début je pensais écrire citron avec des oranges et orange avec des citrons». Je promis de ne pas manger. C'était la veille du vernissage. Le jour de l'ouverture, ça n'a pas trainé. Les maoïstes (1) sont arrivés et ils se sont fait des jus de fruits avec les Buri. Fureur de l'artiste de se voir incompris (ou trop bien compris: l'idéal ne serait-il pas de se couper des quartiers de nourriture intellectuelle dans les pommes de Cézanne?)

disent-ils. Cinquante-deux pays ont donné carte blanche aux jeunes artistes et ça ne produit que des banalités: du sous-minimal art, des brûlots politiques, de ces morceaux de réalité (bassins pleins d'eau, charbon de bois) qu'on rencontre partout, voire des exemples de ce spectacle total qui nous ennuie depuis les temps lointains du Bauhaus. Tout cela est d'une vanité effrayante.

Ainsi entre leurs voisins qui leur répètent qu'en exposant ils se laissent récupérer par un pouvoir haïssable et les visiteurs qui leur reprochent de n'être que des suiveurs, les exposants ne se trouvent pas dans une situation facile. Ils passent pour des centristes honteux, attaqués sur la gauche et sur la droite.

(1) on dit maoïste pour simplifier et parce que c'est plus court que contestataire.

### On n'appelle plus les flics

Sacré maoïste! On avait beau leur avoir donné une salle où ils pouvaient tirer des tracts, brûler des livres, écrire sur les murs, enfoncer des clous dans une planche, on n'a pas pu les contenir. Ils ont écrit sur les tableaux des autres, cassé, abîmé certaines œuvres. On parla alors d'appeler

par Pierre Descargues

la police pour assurer la sécurité des pièces exposées. Cela leur aurait permis de passer à la seconde partie de leur programme et de dire aux artistes: Vous n'allez pas exposer sous la protection des flics! Retirez votre envoi! «Mais le scénario maintenant est connu. On n'appelle pas les flics et le ballet habituel contestataires-policiers n'a pas lieu.

### Du simple au chahut

Il y avait encore au vernissage quatre compères habillés en colonels qui claquaient des talons devant chaque œuvre et la saluaient militairement. Bonne idée de mise en scène. Il y avait encore les fausses affiches de la Biennale portant mention d'un des articles de son règlement par lequel le Conseil se réserve «le droit d'exclure les œuvres qui pourraient être considérées comme offensantes pour la morale, les institutions, les sentiments religieux ou nationaux des différents pays».

Bref, ça contesta, mais au niveau du chahut d'étudiant, de la face «bozaris». Moins fort qu'à la Biennale de Venise.

Curieusement cette opposition des jeunes aux jeunes rejoint les hausses d'épaules de bien des adultes. Il n'y a rien dans cette Biennale,

### Les jeunes abandonnent peinture et sculpture pour la décoration et le jardinage

On peut distinguer dans l'exposition deux tendances majeures. D'une part, le culte de l'élémentaire. On noue des cylindres, on associe des colonnes, on dresse des cubes, on pose des parallépipèdes. Selon la matière dont on use, la forme prend un air surréaliste ou mécanique: faite de grosses planches ajustées, le cube devient un emballage plein de mystère. En plastique brillant, il est purement abstrait. Leur simplicité et leurs dimensions monumentales font évidemment que ces formes primaires attirent le regard plus que les sculptures aux formes complexes, de même que les tableaux abstraits rejettent dans le passé les rares compositions figuratives qui, ici, semblent venir d'un autre monde.

### Concevoir et non réaliser

L'autre tendance est l'usage de différents graphismes: bandes dessinées, affiches publicitaires, tirages très contrastés des photos, plans, projets de décoration, bref, de toutes les figurations telles que les fournissent les techniques de l'édition. Pas besoin de dessiner un visage ni un corps. La photo l'a déjà fait. On se servira d'elle.

Dans les deux cas, on constate un retrait: les élémentaristes ou minimalistes passent commandé à l'usine, font exécuter les formes. Il leur reste à les disposer. Les usagers des graphismes assemblent les éléments avec cette nuance qu'ils semblent préférer désaccorder qu'accorder. Dans les deux cas, ainsi, on conçoit plus qu'on ne réalise. Le matériau n'offre plus aucune résistance.

Ces deux tendances prennent des dimensions autres dans les travaux d'équipe qui constituent l'originalité majeure de cette Biennale. On y trouve la preuve que dans l'esprit des jeunes la sculpture et la peinture, ce n'est plus suffisant. Alors, on gonfle une sorte de tente et, à l'intérieur, on y projette sur écran pour les visiteurs couchés, des images incertaines accompagnées de musiques appropriées. On dresse un ring de boxe au centre duquel on place un pain de glace d'un beau rouge en forme de point d'interrogation: il fond doucement et fait couler à terre des flaques qui semblent du sang pendant que des haut-parleurs diffusent des bruit de match.

On dispose des tumuli d'où se dégagent des bras de mannequin cependant que des panneaux translucides présen-

tent des photos de guerre et de mobilisation de masses. Cela s'appelle «la concession à perpétuité». Ou bien, dans un parc, on trace deux chemins, l'un de cailloux blancs, l'autre de paille: et c'est un hommage à Gustave Courbet (à cause de ses tableaux des «casseurs de pierre» et des «cribleuses de blé»).

### Une mère et son enfant

Ou encore, on plante des barrières comme autour d'un pré et on suspend au-dessus un nage bleu. Ou bien on expose un bassin plein d'eau, un bloc de charbon de bois, voire un perroquet vivant. N'a-t-on pas vu déjà une jeune mère exposer son bébé?

Tout cela est très joyeux. L'artiste donne à voir, incite à regarder autour de soi et à s'émerveiller de la vie des rues et des champs. Il compose des spectacles de méditation, des mises en scène destinées à faire repenser le monde. Certains poussent l'exercice de l'imagination jusqu'au système: on remarque par exemple le projet d'une «unité de consommation qui vise à faire du travailleur un ludique polymorphe, enfin heureux dans une civilisation libidineuse». La Biennale n'est pas interdite aux fous utopistes.

Ces travaux d'équipe sont l'aboutissement d'une très vieille tradition: celle des chars aux scènes édifiantes qu'on faisait rouler dans les villes avec les processions de la Semaine sainte, celle des musées de cire, voire des panoramas. On peut donc les considérer comme une réouverture des artistes aux mille possibilités dont le culte unique du tableau de chevalet et de la sculpture sur socle les avait tenus écartés. Cette ouverture se fait au moment où le tableau et la sculpture ont atteint un tel niveau de simplicité qu'il n'est plus possible d'y livrer les combats douteux qui constituaient l'intérêt majeur de ces techniques. Le dessèchement des arts, l'impossibilité de s'y approfondir soi-même ont suscité tous ces essais spectaculaires qui constituent sans doute la réaction la plus saine au marasme actuel. Les jeunes se placent-ils là sur une voie de garage? L'avenir nous le dira, mais je ne serais pas étonné que parmi ces méteurs en scène se trouvent ceux qui seront capables plus tard de se consacrer à une œuvre, c'est-à-dire à une entreprise où l'on pense plus à se dépasser soi-même qu'à mettre en question la notion d'art et le visiteur.



«Le Musée ouvert»: œuvre collective dirigée par l'architecte zurichois Aldo Hennigler, 31 ans, avec la collaboration d'un psychologue, d'un architecte, d'un cinéaste, d'un peintre et d'un sculpteur ainsi que d'un conseiller technique. — (TLM-D)

### L'opinion d'un jeune peintre qui a refusé d'exposer

Devant la difficulté de l'œuvre d'art aujourd'hui, il nous a semblé que nous nous devions de passer la parole à l'un de ceux qui ont résolu cette difficulté en la niant: soit qu'ils ne fassent strictement plus rien, soit qu'ils se contentent de répéter par amusement les formules qu'ils appliquent depuis quelques années. Olivier Mosset est bien connu de nos lecteurs comme le peintre qui s'est spécialisé dans le tracé d'un cercle noir au centre d'une toile blanche. Il peint toujours les mêmes cercles. Pas pour très longtemps encore, apparemment.

Il s'est refusé à envoyer une de ses rondelles à la Biennale. Nous lui avons demandé pourquoi et ce qu'il pensait de l'exposition.

### L'intérêt stratégique

— J'ai refusé, répond-il, parce qu'il n'y a aucun intérêt stratégique à exposer à la Biennale. On est plus efficace à l'extérieur. Et aussi parce que les milieux artistiques me semblent suspects et dérisoires. L'exposition? C'est un magma où tout le monde vaut tout le monde. Les exposants n'apportent rien de neuf. Leurs rapports avec la science, cela a déjà été fait par Rauschenberg et Tinguely. En architecture, ils s'amusent; ils ne sont pas conscients des problèmes réels. Les minimalistes font de la fabrication. L'art pauvre est du dernier chic. Quand au stand politique des Suédois, c'est déjà récupéré en tant qu'art par la société. Dans l'ensemble, les gens de la Biennale jouent, mais ils ne jouent pas avec bonne conscience. La participation la plus intelligente m'a semblé être celle de Jean-Claude Moineau. Il présente un tract où il dit: «Pour démontrer qu'il n'est plus possible d'exposer, nous exposons». Lui, il se rend compte.

Ce qu'on peut faire encore aujourd'hui? On ne peut faire que la révolution.

— Et si la révolution réussit, organiserez-vous une Biennale à votre tour et de quel genre?

— Une Biennale? Ce ne sera plus nécessaire. L'art sera partout. L'art sera dans la vie. Je serai ouvrier; car être ouvrier ce sera être libre.